Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

38 | 2008

Langue du droit

Meurant Laurence, *Le regard en langue des signes – Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation*, Presses universitaires de Namur et Presses universitaires de Rennes, 2008.

Agnès Millet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/2772>

DOI : 10.4000/lidil.2772

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 140-142

ISBN : 978-2-84310-130-4

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Agnès Millet, « Meurant Laurence, *Le regard en langue des signes – Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation*, Presses universitaires de Namur et Presses universitaires de Rennes, 2008. », *Lidil* [En ligne], 38 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/2772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lidil.2772>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Lidil

Meurant Laurence, *Le regard en langue des signes – Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation*, Presses universitaires de Namur et Presses universitaires de Rennes, 2008.

Agnès Millet

Les langues signées – ou langues des signes (LS) – n’ont attiré l’attention des linguistes que depuis peu : aux États-Unis, depuis les années 1960 et en France, depuis les années 1980. Le champ est donc en cours d’exploration et les développements théoriques se multiplient actuellement. Laurence Meurant apporte une pierre nouvelle à l’édifice. Elle se situe dans une voie que j’ai pu appeler « moyenne », ne tentant pas de réduire les LS en les assimilant aux langues vocales – qui présenterait une position « convergente » –, mais ne renonçant pas non plus aux outils de la linguistique pour les décrire – ce qui représenterait une « position différentialiste ». Son propos est clair dès l’introduction : « les caractéristiques qui font la spécificité des langues signées, dont principalement l’utilisation de l’espace, la multiplicité des articulateurs (les mains, le regard, le visage et le corps du signeur) [...] ne seront ni ignorées ni minimisées dans cette étude. » (p. 2).

- 1 Tous ces éléments sont au demeurant généralement présents dans les études linguistiques sur les LS et sont sans doute liés à leur iconicité intrinsèque – c’est-à-dire liée au canal visuo-corporel. Mais l’iconicité, contrairement à ce que l’on observe dans d’autres recherches, n’est pas étudiée ici en tant que telle, ou en tant que source de la matière linguistique dans cet ouvrage. En effet, Laurence Meurant n’y fait que très peu référence ; l’un de ses cadres de référence étant issu des théories de J. Gagnepain, dont

les fondements et les apports pour la présente étude sont exposés au chapitre 2. Néanmoins on peut se demander si le fait que, dans le cadre de la glossologie, « le langage est décrit comme reliant dialectiquement deux pôles simultanés et contradictoires, l'un consistant en une abstraction de l'expérience perceptuelle et l'autre en une tentative (toujours provisoire et jamais atteinte) de retour vers l'ordre de l'expérience » (p. 56) ne trouve pas des réponses particulières dans les LS, du fait même de l'iconicité ?

- 2 Quoi qu'il en soit, l'originalité du travail et sa position théorique particulière dans le champ, tiennent moins à cette position épistémologique et philosophique qui, il faut bien le dire, contribue parfois à obscurcir quelque peu le propos, qu'à la référence au cadre théorique des aspects plus concrets de l'analyse de départ : celui de Coursil, clairement exposé dans le chapitre 1, et qui postule que « l'acte individuel de production d'un énoncé [est] l'aboutissement d'une conversion » (p. 15). Cette conversion est une « conversion dialogique », le point de vue privilégié adopté étant celui de l'interlocuteur. Dans ce cadre, le « tu » n'est pas une personne, mais un « code d'appel conversationnel », ce qui permet à Laurence Meurant de reconsidérer le système des pronoms personnels dans les LS, et de revisiter, d'une manière générale, la question des relations anaphoriques liée à celle des jeux entre locus, regard et point de vue.
- 3 Les analyses de corpus développées dans les chapitres trois – « éléments de morphologie » (p. 69-144) –, quatre – « éléments de syntaxe » (p. 145-180), ainsi que dans la troisième partie « structures anaphoriques – syntaxe et pragmatique » (p. 181-249) exposent, dans une présentation remarquable alliant images et gloses très intelligemment formulées, toute une série de mécanismes morphologiques et syntaxiques propres à la LSFB – et, sans doute, à bien des LS. Sont ainsi abordées les questions de locus et de « classificateur », retenus comme « fragments d'unités » – même si, à notre sens, on peut les retenir comme unité – qui aboutissent à une typologie verbale (p. 112-120), qui n'est pas sans recoupements possibles avec celle proposée par Parisot en 2003. Le fil des analyses permet à Laurence Meurant de proposer des concepts tels celui du « zéro syntaxique » (p. 175-180) ou de la « copule enclitique » (p. 128-135) ou d'analyser des structures comme relevant du « champ-contrechamp » (p. 183-192), de l'« alternance d'échelle » (p. 193-204) ou de la « superposition d'échelle » (p. 204-213) – structures pour lesquelles on peut d'ailleurs regretter qu'un vocabulaire plus linguistique n'ait pas été employé pour les caractériser. Toutes ces notions, toutes ces structures méritent l'attention des chercheurs en linguistique des LS (et en linguistique tout court). Il y a sans doute des éclaircissements et des reformulations à apporter – les formulations de Laurence Meurant étant plus d'une fois d'une complexité déroutante – des enrichissements – ou au contraire des défalcations – à opérer, mais ces apports méritent à l'évidence d'être (ré)investis.
- 4 On l'aura compris, même si l'auteur de cette note n'est pas toujours d'accord avec les propositions de Laurence Meurant, il n'en demeure pas moins que l'ouvrage fourmille de pistes, de réflexions originales qui méritent que l'on s'y attarde et qu'on les étudie de près en les interrogeant et en les (re)travaillant, pour ce qu'elles offrent d'ouvertures théoriques sur les connaissances syntaxiques, morphologiques et pragmatiques des LS, spécialement pour tout ce qui concerne les procédés anaphoriques.

AUTEUR

AGNÈS MILLET

LIDILEM, Université Stendhal-Grenoble 3